

IMAGES DE MARSEILLE ET DE LA PROVENCE EN 1876 : *CHRONIQUES LOCALES D'UNE* DEMOISELLE CRÉOLE

A la fin de l'année 1875, Elise de Tourris, jeune créole dont la famille paternelle est originaire de l'île Bourbon, doit quitter la capitale et accompagner ses parents à Marseille. En effet son père, fondé de pouvoir de M. Moitessier, directeur de la Société générale de commerce, dont le siège social est à Paris, a été désigné pour s'occuper de la succursale marseillaise. A l'image des jeunes filles de son temps, et parce qu'elle se sent bien loin de Paris dans cette ville si provinciale, Elise n'a pas d'autre ressource que d'écrire. Elle adresse donc de nombreuses lettres à sa cousine issue de germaine Suzanne Le Vassor-Sorval¹. Au nombre de trente-quatre, faisant en moyenne cinq feuillets recto-verso, les lettres d'Elise à sa cousine² vont du 5 décembre 1875, date à laquelle Elise arrive à Marseille, au 6 février 1877. Il est probable qu'elle retourna ensuite à Paris comme une de ses dernières lettres y fait allusion. Le principal centre d'intérêt de cette correspondance inédite³ tient d'abord à la curiosité parfois narquoise que la jeune fille montre pour la cité phocéenne et la

1. Deux grand-mères, nées Caïes d'Epinay, natives de l'île de France (île Maurice) sont sœurs, Elise de Tourris est donc d'origine créole à double titre, comme d'ailleurs sa cousine Suzanne, dont le père, le général M.A.R Le Vassor-Sorval était né à la Guadeloupe, et la mère à l'île Maurice.

2. Nous ignorons la date de naissance d'Elise de Tourris. Sans doute avait-elle sensiblement le même âge que sa cousine Suzanne, née en 1853.

3. Correspondance conservée dans les archives familiales des descendants de Suzanne Le Vassor. Nous remercions Mme de La Barre de nous l'avoir communiquée.

vie mondaine marseillaise. Spectacles, distractions, coutumes, lieux touristiques sont la matière de comptes rendus dont on pourrait dire sur le fond qu'ils complètent souvent les « chroniques locales » du *Petit Marseillais*, tout en nous offrant la distance critique d'une écriture épistolaire libre et enjouée.

* * *

« Vous irez à Marseille; vous y verrez à mon gré le plus beau coup d'œil que l'on puisse voir⁴ », s'exclamait Madame de Sévigné, rappelant sa première découverte de la ville depuis la Viste en 1673. Pour Elise, le contact avec Marseille sera bien différent ! Le train a remplacé les diligences, et partie de Paris-Gare de Lyon le 4 décembre à sept heures du soir avec ses parents, « bien enveloppée » dans des couvertures, la jeune fille n'arrive à Marseille qu'à trois heures de l'après-midi, le lendemain, au lieu de onze heures du matin. En effet, il neige et un train de marchandises a déraillé. Les bonnes, parties la veille à trois heures par le train omnibus, arriveront à huit heures du soir. La famille s'installe à l'hôtel des Colonies⁵, et y reste jusqu'au 10 décembre. Il fait froid, la neige continue de tomber, « au grand ravissement des Marseillais », écrit Elise à sa cousine dans sa deuxième lettre. La presse de l'époque montre en effet qu'en cet hiver 1876, la Provence est sous la neige. Mais l'hôtel des Colonies, en cela très colonial, n'est pas chauffé, les cheminées des chambres sont factices, et Elise se désole de prendre froid. Cependant la famille emménage enfin au 34, rue Montgrand, et elle peut nar- rer en détail à sa cousine leur installation.

Une maison bourgeoise marseillaise

Marseille est une ville de province dans la vraie acception du mot, (...) les fournisseurs n'ont pas l'air d'avoir besoin de gagner leur vie, ils ne veulent jamais vous servir.

Lettre du 13 janvier 1876.

La maison louée par la famille de Tourris a trois étages et le chef de famille détermine la répartition des espaces. Il y aura l'étage destiné à la vie familiale et mondaine et celui destiné à son travail. Mais les femmes de maison

4. Lettre du 11 février 1689, in Roger DUCHÊNE, *Madame de Sévigné ou la chance d'être femme*, Paris, 1982, p. 274.

5. Le Grand Hôtel des Colonies, qui n'a pas dû être choisi au hasard par la famille vu sa désignation, était dans la rue de Noailles, n° 28 (propriétaires : Blanc et Cie).

entendent avoir un droit de regard : « Nous avons décidé papa à nous donner le rez-de-chaussée pour le salon et la salle à manger, ce sont les seules pièces planchées et elles sont très vastes, les cuisines sont au sous-sol, très grandes, très confortables et il y a de quoi y faire plusieurs repas de noce à la fois. » Le premier étage avec ses « trois pièces et une quantité de cabinets » sera réservé aux bureaux paternels. Elise a remarqué immédiatement un inconvénient majeur : la salle de bains est malheureusement au même étage que les bureaux, ce qui va restreindre son utilisation : « on ne pourra s'en servir que le dimanche ».

Les chambres à coucher sont au second. Suivant les usages bourgeois de cette époque, les parents auront chacun leur chambre. On réutilise pour celle de la mère d'Elise, « les grands rideaux bleus qui étaient serrés à Paris », mais le tapis sera neuf et « le vieux » ira dans les bureaux. Quant à la chambre du père, elle est « en formation », comme l'écrit Elise de façon amusante. Il faut lui acheter un lit et on lui propose les rideaux de cretonne dégraissés de l'ancienne chambre d'Elise (« mes rideaux lui sont donnés », passif éloquent !), « une chambre d'homme », conclut sa fille qui, faisant les demandes et les réponses, s'adresse à sa correspondante : « qu'en dis-tu, ce sera très joli pour lui ».

Il reste à cet étage une « toute petite » pièce dont Elise hérite et dont elle « compte faire un bijou » en la retapissant. Cette petite chambre donne dans celle de sa mère dont ainsi la jeune fille n'est pas séparée. Elle en décrit l'aménagement dans la longue lettre du 23 décembre. Son tapis, « fond noir avec losanges chamois et dessins rouges et bleus » est qualifié de très original. Les rideaux du lit et des fenêtres sont en mousseline blanche avec des nœuds bleus. L'exiguïté de la pièce a obligé Elise à ne garder que « deux étagères et à jeter bien des boîtes au feu ». Mais chaque chambre a son cabinet de toilette, et dans le sien, elle a pu mettre un « petit attirail de toilette tout neuf ».

Au troisième, les chambres de la cuisinière, Emilie, et du fils de la maison, Bernardin, dans laquelle Elise installe « l'armoire aux robes », une autre cuisine (ce qui laisserait supposer que cette maison avait été aménagée en appartements indépendants), dont Elise fait une lingerie. « On y repasse, on y serre le linge à raccommoder ». Et « au-dessus » comme écrit Elise, qui ne désigne pas autrement les combles, mais découvre qu'ils occupent encore deux étages, avec greniers et mansardes, il y a trois chambres pour les domestiques, un galetas, une pièce pour le linge sale, « enfin cela n'en finit plus » conclut-elle, comme épuisée par cette visite domiciliaire... et épistolaire, ayant l'impression de passer ses journées dans les escaliers.

La grande affaire va être de meubler, tapisser cette immense maison, et pour cela de courir les magasins sans se faire « écorcher en qualité d'étrangères ». Elise reviendra souvent sur ce point, considérant implicitement qu'on ne peut

être né à Bourbon et se sentir français à Marseille ! L'aménagement de la maison l'occupe à « temps plein » car sa mère a décidé de lui « donner les rênes du gouvernement ». Elle embauche donc « une brave fille, forte comme un turc et d'excellente volonté, ayant un ordre parfait ». La perle, en somme, qui aide Elise à tout ranger dans la maison, « depuis a jusqu'à z ». Car c'est Elise qui répartit dans les armoires les affaires de chacun, et elle est responsable des clés qu'elle dépose, étiquetées, « dans un ravissant petit panier d'osier ».

Les meubles de l'appartement parisien arrivent enfin, et les salons du rez-de-chaussée qui paraissaient si grands lorsqu'ils étaient vides, sont jugés plus petits que ceux de Paris. Mais les petites tables noires en laque commandées au Bon Marché « que nous éparpilleront avec des bibelots dessus » devraient transformer le décor.

Installer une maison coûte cher, même si tout n'a pas été racheté. Aussi ces dames, en bourgeoises économes, font-elles leurs rideaux elles-mêmes, « c'est plus économique, car l'argent va vite, plus de neuf mille francs de dépenses depuis son arrivée », même si la « Société » paie bien des choses cela ne suffit pas. Enfin, ses attributions de maîtresse de maison obligent Elise à user de son autorité sur les domestiques. La jeune bonne, « forte comme un turc », et qui se prénomme Rachel, est jugée finalement bien paresseuse, mais « maintenant je la surveille et je la fais travailler ». Les incidents de la vie domestique sont parfois tragi-comiques et racontés avec humour : Rachel tombe dans l'escalier « avec un certain vase plein d'une certaine chose fort peu odorante, le certain vase s'est brisé, la certaine chose a barboté⁶ mademoiselle », mais elle se coupe aussi le poignet droit assez profondément. D'après Elise, « elle s'est consolée en pensant qu'elle n'aurait plus à travailler pendant quelques temps et elle en a pris à son aise. » Les jugements d'Elise sur les domestiques sont peu nombreux mais reflètent tout à fait les comportements traditionnels de son milieu et de son époque.

L'installation du 34 de la rue Montgrand une fois terminée, Elise a un peu plus de temps pour partir à la découverte de la cité phocéenne.

Visite guidée

« Les rues Saint-Ferréol et Paradis sont de belles rues qui rappellent Paris. »

Lettre du 23 décembre 1875.

De ses premières promenades hivernales dans Marseille, évoquées dans la lettre du 23 décembre, Elise ne retient que ce qui, de près ou de loin,

6. Emploi transitif non attesté dans Littré. Elise semble l'employer au sens de « éclabousser ».

peut lui rappeler la capitale qu'elle regrette. La Canebière, la grande artère qui symbolise la cité, « n'a pas (sa) préférence », elle préfère la rue Impériale⁷, les rues St-Ferréol et Paradis⁸ « qui rappellent Paris ». La rue Impériale, dit-elle, ressemble même à la rue de Rome, à cause de ses « belles maisons ». Et elle est en effet souvent considérée, suivant la formule de P. Echinard, comme le « fleuron de l'haussmannisation marseillaise⁹ ». Le rapprochement avec la rue de Rome laisse sans doute aussi deviner une certaine nostalgie de la période politique précédente. Par son milieu familial comme par l'éducation reçue, Elise de Tourris est une jeune fille tout à fait « Second Empire » : de près ou de loin, il n'est pas question de se commettre avec « la République¹⁰ ».

Si sa préférence va à la modernité architecturale de son temps, elle admet cependant le pittoresque de certaines petites rues du « vieux Marseille ». Le 1^{er} janvier elle visite les quais de La Joliette et « la maison du Bon Roi-René, en pointe de diamants ». le 24, découverte du « palais de Long-champ » (sic)¹¹, « qui est très joli », écrit-elle, sans plus de détails. En revanche, la visite de la « Bastide du Roucas-Blanc », entraîne, dans la lettre du 18 mars, plus de précisions. « Je suis allée hier visiter avec la jeune madame Roussel la Bastide du

7. Par arrêté du 18 octobre 1870, la rue Impériale, ainsi nommée en hommage à Napoléon III, était devenue « rue de la République ». Cette artère avait été construite en 1862 pour relier la Canebière avec le bassin de la Joliette nouvellement créé (Adrien BLÈS, *Dictionnaire historiques des rues de Marseille*, Marseille, 1989, p. 309-310). En la désignant comme « rue Impériale » en 1876, Elise montre-t-elle simplement la lenteur des Marseillais à modifier une appellation qui n'était pas encore devenue courante, ou celle-ci reflète-t-elle une prise de position plus idéologique ?

8. Dès le XVIII^e siècle, la rue Saint-Ferréol fut considérée comme la plus belle de la ville par ses commerces de luxe et ses banques. Le « Magasin Général » fondé par Louis Bartoli s'y installa en 1857. Quant à la rue Paradis, c'est la « Société marseillaise de crédit » qui en 1865 la rendit célèbre. (Adrien BLÈS, *ibid.* p. 334).

9. Pierre ECHINARD, *Marseille au quotidien, nouvelles chroniques du XIX^e*, Marseille, p. 51.

10. Toutefois, une lettre du 24 décembre 1876 montre de sa part un certain pragmatisme. Ayant été amenée à assister à la représentation de *Mignon* dans la loge du préfet de Marseille, Monsieur Doniol, parce que celui-ci est le cousin d'un beau-frère d'un parent de Bourbon, elle livre à sa cousine le commentaire suivant : « C'est dommage que ces Doniol soient républicains, il ne leur manquerait rien. A cause de leurs opinions, nous ne voulions pas faire leur connaissance, mais les choses se sont trouvées ainsi tout naturellement. ».

11. De même, elle écrit « long-temps » en deux mots. Cf : Littré : Aujourd'hui, dans cet emploi (= pendant un long espace de temps), on écrit *long temps* en deux mots.

12. Comme le château Pastré (1860), la villa Valmer (1865), le château Talabot (1862) traduit les goûts architecturaux alors en vogue : « l'histoire revisitée par les disciples de Viollet-le-Duc (...), les parcs et les jardins forment le prolongement naturel des enfilades de salons et autres jardins d'hiver mis à la mode par l'impératrice Eugénie. ». (Alix AUDURIER-CROS, *Jardins de bastides*, in « Les bastides », revue *Marseille*, n° 167, p. 47). Quant à M. Talabot, il était directeur général de la Cie du Chemin de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée (Cf : *Indicateur marseillais*, 1876).

Roucas-Blanc, c'est tout simplement le château de Mme Talabot au Prado¹², qui est splendide ; le parc est immense, on ne peut rêver plus grandiose. Ce domaine est si grand qu'un petit télégraphe relie toutes les dépendances entre elles ; nous sommes revenues chargées de camélias superbes. » L'engouement d'Elise pour le Prado et ses belles demeures n'est pas étonnant : depuis son inauguration en 1839, cette promenade était devenue le nouvel espace mondain par excellence, supplantant le boulevard Longchamp trop urbanisé¹³. Mais l'attraction nouvelle à Marseille, en cette année 1876, c'est « une Skating Ring ou salle de patinage sur l'asphalte ». Ce Skating était installé place centrale¹⁴, dans l'enceinte du cirque Cottrelly¹⁵. La « Chronique locale » du *Petit Marseillais* du 29 mai 1876 indique que l'établissement est ouvert tous les jours, matin et après-midi, et le soir de 8h30 à 11h30. Un orchestre d'élite, dirigé par M. Cacan, exécute les morceaux les plus choisis et les plus nouveaux. Elise raconte à sa correspondante qu'on s'y rend en foule « et (que) les dames sont encore plus ardentes que les messieurs ». Faut-il voir là l'effet de la publicité passée le 11 juin ? L'entrée est gratuite pour chaque dame accompagnée d'un cavalier, et deux dames se présentant ensemble ne paient qu'une place. Pourtant, note Elise, il en coûte 2F50 l'entrée et, d'après elle, « C'est cher pour se casser le cou » ! Cependant elle n'est tombée qu'une fois avec le professeur et elle voudrait être déjà de la force des « dames qui patinent bien », en dépit des courbatures que ces patins à roulettes occasionnent ! Dans ce lieu où les mondanités prennent un autre relief, elle se sent en pays de connaissance, retrouvant des jeunes gens qui lui ont déjà été présentés et qui l'invitent « à faire un tour, comme on invite à une danse : on se donne les deux mains de côté et on va comme le vent. Mais il faut avoir un cavalier bien sûr. » Le cadre mondain étant essentiel, une lettre du 16 juin précise qu'on envisage de construire un autre skating, au Prado, « ce sera plus élégant et agréable ». Sans doute l'enceinte du cirque devait-elle paraître un peu trop populaire...

Cependant, à part le skating et les quelques édifices mentionnés, il semble toujours à Elise qu'il n'y ait rien de bien original à voir et à faire à Marseille.

Les spectacles et les divertissements ? Ils sont peu nombreux et, soit médiocres, soit tout au plus curieux, « couleur locale ». C'est le cas de la pastorale, évoquée dans la lettre du 24 janvier. Les mots soulignés entendent bien montrer à la cousine Suzanne que cette manifestation provinciale est étonnante pour des Parisiennes : « J'ai assisté à une chose tout-à-fait locale,

13. Pierre ECHINARD, *op. cit.*, p. 41-43.

14. La place Centrale devint place Sadi-Carnot en 1896.

15. Le cirque Cottrelly avait été construit en juin 1872. Il venait d'être cédé à un Anglais, M. John Milles, qui l'avait converti en « établissement de patinage ». Un incendie devait le détruire en décembre 1876, privant la société marseillaise d'un divertissement apprécié. (Cf : Chronique locale du *Petit Marseillais* du 22 décembre 1876).

une *pastorale*, jouée en *provençal*, dans un petit théâtre de banlieue, c'est pour le peuple qui en raffole, ce sont de grosses farces entremêlées à la naissance du Christ, sorte de dérivé des *Mystères* joués au Moyen Age sur des tréteaux; je n'ai pas compris un traître mot de provençal, mais la pantomime m'a beaucoup aidée à comprendre. »

Elise de Tourris ne mentionne pas si elle a assisté à la représentation de la pastorale Maurel, ou à celle de sa rivale, la « Grande Pastorale », appelée aussi pastorale Chave, pastorale de Bestagne, pastorale marseillaise, etc. Les troupes se disputaient les quelques grandes salles de Marseille, comme le théâtre Chave qui contenait de 1200 à 1500 places¹⁶. Mais il ne s'agit sans doute pas du « petit théâtre de banlieue » dont parle Elise... A cette époque, dans le sillage de la pastorale Maurel, nombreuses étaient les représentations de pastorales, mais depuis 1856, année où Antoine Maurel se décida à faire imprimer sa pastorale avec une préface justificative, on ne pouvait la faire représenter sans autorisation. Ceci explique que le recteur Bestagne, qui venait de louer le théâtre Chave, se mette à la recherche d'un livret nouveau et que se développe une pastorale concurrente¹⁷. Les deux pastorales étaient très semblables, mais la Grande Pastorale était plus « alerte (...), l'alternance des parties parlées et des parties chantées plus rapide¹⁸ » et son succès auprès du public fut certain. Cependant le jugement épistolaire d'Elise de Tourris montre qu'il faut assurément « être de Marseille », pour apprécier parfaitement de tels spectacles. Comme le fait remarquer Robert Merle, « la pastorale devint (...) un phénomène identitaire marseillais », permettant de récupérer « la parole populaire du proche terroir¹⁹ ». Ce qui est un facteur de cohésion pour les Marseillais²⁰, quelle que soit leur classe sociale, n'est perçu de l'extérieur par la jeune fille que comme la manifestation d'un goût populaire auquel le barrage de la langue la rend doublement étrangère ! Point trop snob quand même, elle concède qu'elle a été « assez contente de ce nouveau spectacle qu'il est curieux de voir une fois ».

L'amateurisme que l'on admet d'un petit spectacle provençal « pour le peuple », n'est en revanche pas supportable pour la jeune fille quand il s'agit du grand théâtre classique. La tragédienne Agar est en tournée et vient jouer *Phèdre* à Marseille le 25 janvier, après avoir brillé dans *Horace*. *Le Petit Marseillais* dans sa rubrique « Nouvelles des théâtres et des concerts » du

16. Albert GIRAUD, « La vraie Pastorale ? », in *Marseille*, n°171, p. 26.

17. *Ibid.*, p. 27.

18. *Ibid.*, p. 28.

19. Robert MERLE, « Le théâtre de Marseille et l'idiome natal », in *Marseille*, n°171, p. 24-25.

20. Robert Merle précise à ce propos que « Marseille parle français, mais (que) les fêtes calendales lui redonnent, dans le recours non péjoré à l'idiome familier, le sens de la convivialité et l'espoir de la salvation. » (op. cit., p. 25).

14 janvier annonce l'événement de manière dithyrambique : « C'est le 18 courant qu'aura lieu au théâtre Vallette²¹ la première représentation de Mlle Agar, l'éminente tragédienne que le public de notre ville reçoit toujours volontiers et applaudit avec enthousiasme ». Mais pour Elise de Tourris, comment cette grande comédienne peut-elle accepter de jouer dans une troupe si médiocre ? « C'est pitoyable, écrit-elle à Suzanne, on dit qu'elle a tort de s'entourer de si mauvais acteurs. Hippolyte était un gringalet et Thésée un butor ». Heureusement que l'opéra de Marseille est d'un meilleur niveau. Le 31 janvier, Elise va écouter au « Grand Théâtre²² » *Moïse* de Rossini. C'est presque une première pour Marseille semble dire *Le Petit Marseillais* car cet opéra biblique créé en 1818 à Naples, puis à Paris, n'avait pas été joué à Marseille depuis 1854. Elise trouve que, dans le rôle titre, le chanteur Bérardi est à la hauteur. D'ailleurs il vient d'être engagé à l'opéra de Paris ! Paris est donc toujours la référence explicite d'Elise, qui s'étonne que, dans la mise en scène marseillaise de *Moïse*, les danseuses du ballet soient « écourtées d'une façon scandaleuse ». On comprend qu'il s'agit de la longueur de leurs costumes : « je n'ai jamais vu cela à Paris, presque pas de jupes²³ ».

Mondanités

« Ici (...) les dames en grande toilette font voir ainsi que les affaires de leurs maris vont bien, c'est une sorte de réclame. »

Lettre du 24 janvier 1876.

Surprenants aux yeux d'Elise, le comportement mondain des Marseillaises à l'opéra ! Elles ne veulent se montrer qu'aux loges, et comme les loges sont en petit nombre au Grand Théâtre, elles préfèrent ne point assister au spectacle. « En qualité d'étrangères, écrit Elise, nous avons été aux premières du parterre où l'on est très bien (lettre du 2 février 76) ». D'ailleurs les usages de la mode marseillaise sont, eux aussi, surprenants. Sans avoir peur de se

21. Rue Paradis.

22. Situé place du Grand-Théâtre, actuellement place Ernest Reyer. Construit d'après les plans de l'architecte C.-J. Bénard, il fut inauguré en 1787. Son répertoire était celui du grand opéra, de l'opéra-comique, les vaudevilles et les opérettes étant réservés à l'Alcazar lyrique, cours Belsunce.

23. *Le Petit Marseillais*, lui, ne tarit pas d'éloge pour cet opéra et spécialement pour les ballets ! « Le ballet lui-même s'est distingué et a recueilli des *bravos* qui n'étaient pas du tout ironiques (...) », et le journal de louer « un luxe exceptionnel de costumes et une mise en scène des plus brillantes ». (2 février 1876).

contredire, Elise qui a critiqué les jupes trop courtes des danseuses de l'opéra, est surprise de la pudeur des toilettes féminines, car, en ce qui la concerne, elle ne s'offusque pas d'exposer ses charmes. « On se décolte (*sic*) fort peu ici, surtout pour les concerts. Je mets demain ma robe de soie noire avec le corsage décolleté pareil garni d'argent. Tant pis pour les bégueules. »

Les fêtes consistent surtout en grands dîners, à l'occasion desquels les Marseillaises en grande toilette font la « réclame » de leurs maris. La jeune fille se félicite que son père ne soit que le « mandataire » de M. Moitessier : « nous sommes ainsi dispensés de changer de robes comme de chemises » écrit-elle avec humour à sa cousine. Elle a eu vite fait aussi de remarquer une autre des raisons qui fait de Marseille une ville de province : « Il y a beaucoup de coteries ici, beaucoup de familles rivales ennemies. On dit que lorsque la préfète est ici, elle voit fort peu les Marseillaises, qu'elle dédaigne, elle s'entoure d'un cercle de privilégiés ».

Dans une lettre du 13 janvier, elle a évoqué le préfet, un aristocrate, le marquis de Tracy²⁴. Celui-ci est en deuil de son père, il n'y aura donc pas de bal à la Préfecture en début d'année. Quant au général, commandant la garnison²⁵, il ne donne que des concerts, quatre par an, et on n'y danse pas. « C'est très collet monté ». Elise qui adore danser se désespère d'être ainsi privée de bals et fait remarquer à sa cousine qu'à Marseille, depuis la guerre, on donne très peu de fêtes. Et le regret des bals parisiens traverse en ces termes les lettres qu'elle écrit à Suzanne : « Amuse-toi bien à l'Elysée, danse un peu pour moi, tu entends ». Le 29 janvier, elle revient à la charge et lui recommande de bien lui raconter ses sorties, « le bal Camondo (...) sans oublier la réception Princesse Mathilde ». Le Second Empire est toujours là en filigrane... Suzanne doit tout retenir, tout raconter, observer la mode, les façons de se coiffer : « examine, contemple, retiens et décris-moi tout cela ».

A la fin de l'année 1876, quand on annonce un bal à la préfecture de Toulon, elle la questionne à nouveau, car il ne s'agirait pas d'être en retard d'une mode : « Ma petite chatte, prends quelques informations pour ta provinciale de cousine ».

On comprend pourquoi, le 19 juin, elle lui a décrit sous toutes les coutures son nouveau chapeau : il est parisien ! « Un Piccolino, garni sur le modèle d'un Piccolino vu à *Splendide Hôtel* rue de la Paix, rien qu'avec du ruban bleu marine foncé et rouge foncé mélangé. Il a beaucoup de genre, dessous une ruche

24. Celui-ci sera remplacé en milieu d'année par un républicain bon teint, Monsieur Doniol...

25. Il s'agit du général Espivent de La Villesboinet, commandant en chef du 15^e corps d'armée et de la 15^e division militaire (comprenant le Var, les B.-du-R., les B.A., la Corse, le Gard, le Vaucluse et l'Ardèche).

de crêpe lisse crème ». Et elle triomphe : « Il est unique à Marseille ».

Entre autres lieux et motifs de distraction et d'occupation culturelles, la ville offre « aux jeunes filles et jeunes femmes du meilleur monde » de faire partie de *L'Harmonie phocéenne*, où elles peuvent chanter des chœurs. « Pour (se) distraire un peu et voir des jeunes filles », Elise s'inscrit. Mais nouvelle déception, « chacun travaille en amateur, il n'y a pas d'ensemble et ce n'est pas assez sérieux ». De plus, même les cercles artistiques ne sont pas à l'abri des coteries. Il y a le groupe qui soutient « un compositeur marseillais qui faisait représenter ou plutôt donnait une première audition d'un oratorio qu'il vient de composer, *La Salamite* », et le groupe qui trouve cela « mortel ». Elise, elle, se range à ce dernier avis. Annoncée par voie de presse le 5 février, l'audition de *La Salamite* a été préparée par un court article du 30 janvier, dans le but de sortir le compositeur de l'anonymat : « (...) il nous semble intéressant de rappeler quelles sont les œuvres de M. Edmond Audran, auteur de cet oratorio provençal (sic) : *L'ours et le pacha* – un acte –, *Le Petit Poucet* – trois actes – au Gymnase de Marseille ». Quant à l'accompagnatrice des chœurs de *L'Harmonie phocéenne*, Mlle Revello, c'est une très bonne pianiste d'après Elise, mais elle s'est mise dans la tête de devenir professeur de chant et de patronner « une jeune fille, élève du conservatoire de Marseille, mais qui n'a même pas eu d'accessit » en la faisant chanter en public des airs d'opéra. « Tu vois, écrit Elise à sa cousine, qu'en Marseillaise, Mlle Revello ne doute de rien, elle attaque d'emblée le grand opéra. Plusieurs amateurs prêtent leur concours²⁶. Je suis sûre que Mlle Cresson aura beaucoup de succès puisqu'il n'y aura que des gens de la même coterie; (...) ici il n'y a que des coteries, c'est stupide. » Et de conclure quand même : « Quand on est en dehors de tout cela, c'est très amusant ».

Cependant, cette lettre du 7 février s'interrompt et ne reprend que le 19, pour faire le récit détaillé du concert. « Une mystification », écrit Elise. Le concert avait lieu « au diable », à « La Plaine Michel²⁷ », « il faisait un froid noir, et c'était mal éclairé ». Quant aux chanteurs, « ils ont braillé, c'est le mot », et la jeune fille, Mlle Cresson, a été la pire de tous. Mais le public était dans l'enthousiasme, jetait des bouquets par dizaines et le mauvais goût marseillais finirait par brouiller totalement Elise avec Marseille si la belle saison ne lui donnait l'occasion de voir la ville et ses environs sous un autre

26. Cf. *Le Petit Marseillais* du 8 février : « Une représentation donnée ce soir par Mlle Revello au Théâtre Michel pour faire entendre ses élèves. Le spectacle se compose du *Maitre de Chapelle*, de l'acte du jardin et de la prison de *Faust* (...) Plusieurs amateurs distingués prêtent aussi leur concours à cette soirée ».

27. Place Saint-Michel, dite La Plaine, de la rue Saint-Savournin à la rue Saint-Michel. Le nom ancien du quartier était « le Plan Saint-Michel ». (Adrien Blès, op. cit., p. 340).

œil.

Sur l'eau

La mer était comme un lac et nous avons passé la plus charmante soirée à rire et à causer au milieu des fusées et des bombes d'artifice qui partaient tout autour nous.

Lettre du 10 août 1876.

L'été arrivant, les tramways conduisent à la plage du Prado, et le Roucas Blanc est un site privilégié. Un nouvel établissement de bains « très beau²⁸ » y fête son installation par une grande manifestation maritime et nocturne. Transportés en barque sur une mer d'huile, les invités assistent de la baie au feu d'artifice tiré sur l'eau²⁹. Dans sa lettre du 10 août Elise évoque ce moment privilégié en énumérant les illuminations, les gondoles vénitiennes et le charmant jeune homme qui leur sert de pilote au milieu de la foule, « un jeune homme de Paris que nous connaissons et qui est depuis peu à Marseille ».

Parfois les plaisirs maritimes sont plus agités. Dans la même lettre, elle raconte à sa cousine le voyage en bateau à vapeur pour se rendre aux bains des Catalans. « La mer était forte, le bateau roulait beaucoup et à chaque soubresaut, maman croyait sa dernière heure venue. » Elise, elle, n'a peur de rien, et ne manque aucune occasion pour prendre part à une partie en mer ou aller se baigner. La lettre du 27 août est consacrée au compte rendu d'« un grand voyage en mer ». Avec d'autres familles, les Tourris ont loué un bateau à vapeur pour aller explorer la côte. Ils débarquent à Carry avec leurs provisions qui sont données « à un petit restaurant qui se chargea de les faire cuire ». On se baigne, on déjeune, le champagne coule à flots, la gaîté est à son comble. Mais au retour l'orage éclate, et Elise n'est plus si rassurée : « notre bateau très petit était le jouet de flots ».

Mais le naufrage n'aura pas lieu, et une autre occasion de promenade se présentera encore, en date du 27 septembre 1876, favorisée par la liberté

28. Il s'agit, en fait, de l'ouverture pour la saison d'été de l'Établissement Thermal et Bains de mer du Roucas Blanc, dont l'Administration générale est au 34, bd de la Magdeleine. Un encart publicitaire d'une demi-page dans *Le Petit Marseillais* du 7 mai, informe la clientèle de la reprise du service de bateaux à vapeur « au bas de la Cannebière ». On peut s'y rendre aussi par tramways ou omnibus. Quant à l'*Indicateur marseillais*, il insiste sur la situation « exceptionnelle, à l'extrémité de la belle plage du Prado, dans un golfe abrité des vents du Nord... »

L'eau minérale du Roucas Blanc était célèbre pour ses propriétés toniques et reconstituantes, ses qualités « dépuratives et purgatives ».

29. L'affluence fut considérable : six mille personnes, aux dires du *Petit Marseillais*, prirent d'assaut les tramways, les omnibus et les voitures de place pour assister à cette fête vénitienne (« chronique locale » du 12 août 1876).

dans laquelle se trouvent la mère et sa fille, M. de Tourris étant reparti. « Depuis que Papa est à Paris, nous nous émancipons joliment, nous passons notre temps en parties ». On va visiter Sormiou avec des amis : « la voiture nous a laissés à mi-chemin, il a fallu gravir une colline escarpée à pied, puis la redescendre pour nous trouver en face d'une baie splendide, toute ensoleillée, la bouillabaisse a été vite mise au feu et les provisions froides étalées sur une table éclopée ».

Après le repas, on va explorer en bateau « une grotte très curieuse qui se trouve dans les rochers ».

En revanche, les « parties de campagne » sont peut-être moins appréciées par Elise, car plus conventionnelles. Toutes leurs relations marseillaises ont, bien sûr, pris leurs quartiers d'été dans « leurs campagnes » : « Les Babaud, Roussel, Long, etc., sont déjà en villégiature » écrit-elle le 16 juin. « Nous les voyons quelquefois ». Le 10 août, justement, elle raconte aussi à Suzanne la soirée passée à la campagne des Roussel, près du Prado. C'est « le *train* ou fête au village de Bonneveine », et on se mêle à la danse, « mais dans notre coin parmi notre société ». « Nous avons fait des folies, sauté comme des enragés, puis nous avons fait une partie monstre de petits chevaux de bois jusqu'à minuit. »

« Voilà mes seuls petits amusements » conclut-elle, comme si tout cela n'était pas assez mouvementé pour elle.

Par monts et par vaux

Je ne te décris rien, je serais trop sotté dans mes descriptions, je me borne à t'indiquer ce que j'ai vu.

Lettre du 12 septembre 1876.

Aussi la lettre du 3 octobre raconte-t-elle à Suzanne une excursion à la Sainte-Baume qui l'a profondément marquée.

« Je reprends ma lettre, chère Suzon, pour te narrer notre partie qui s'est fort bien passée.

Samedi à 1h de l'après-midi nous prenions le train pour Aubagne au nombre de 10 personnes (...). Après 20 minutes de trajet nous trouvâmes à Aubagne un grand char à bancs qui nous attendait et après 5h de route passées à gravir de hautes montagnes par des chemins impossibles, nous arrivâmes à la nuit à un couvent de pères car la Sainte-Baume est un pèlerinage situé dans le Var. On y montre la grotte où Ste Marie Madeleine fit pénitence après la mort du Christ. On nous donna un dîner fort convenable, puis à 9h30 il fallut aller se coucher, les messieurs d'un côté, les dames de l'autre,

c'est la règle. On nous mit trois dames dans une chambre étroite blanchie à la chaux avec de toutes petites couchettes dures comme des galettes, aussi personne ne dort, mais personne ne bougea de peur de réveiller sa voisine. Ce n'est qu'au jour que nous nous racontâmes nos misères. Comme il n'y a pas de glace dans les couvents, nous nous étions couchées toutes coiffées. Je t'assure qu'à 6h nous ne fîmes pas prier pour nous lever. » Comme le fait remarquer Marie-Hélène Froeschlé-Chopard³⁰, le pèlerinage de la Sainte-Baume attesté déjà au XIII^e siècle, prit une ampleur encore plus grande avec l'installation des dominicains au début du XIV^e siècle et par ce biais leur spiritualité rejaillit sur celle de pèlerins. « Dans un programme de vie dévote, la Madeleine devient la personnification des vertus chrétiennes que le pèlerin doit imiter³¹. » Dans cet objectif, la messe à la grotte est un temps fort du pèlerinage et Elise semble sensible à l'aménagement du lieu : « La grotte est très belle et fort bien arrangée par les pères qui l'ont tapissée de mousse et de fougères; au milieu est l'autel avec la statue de Ste Marie Madeleine. » Cependant, ce sont davantage les aspects « exotiques » de ce pèlerinage que sa plume prend plaisir à évoquer ! La nuit dans la petite cellule est plus marquante que la messe et après la messe, dans une certaine excitation, l'ascension reprend « car la grotte n'est située qu'à mi-chemin de la montagne, et il fallait arriver au St Pilon. Maman et Mme de M. demandèrent à rester à la grotte, et nous autres, les intrépides, nous commençâmes à gravir de nouveau la montagne par des chemins de chamois. Mais une fois en haut, quelle récompense ! la vue est splendide, on y voit jusqu'au fort de Toulon ! là, aucune végétation, le roc, rien que le roc. (...) Il y souffle un vent si fort que j'ai failli être emportée, il a fallu courir après moi et m'empoigner par la roche (...), M. Roussel, qui est très taquin, m'a proposé de me lester avec des pierres... » A midi on redescend pour retrouver « ces dames » qui ont préparé le repas avec les provisions apportées de Marseille, puis c'est le retour dans le char à bancs et la satisfaction moins de s'être sanctifiée que d'avoir fait une « belle excursion qu'un temps splendide avait favorisée ».

Elise eut l'occasion aussi de visiter Roquefavour, mais à la différence des nombreux détails donnés à propos de la Sainte-Baume, cette excursion n'entraîne aucun commentaire. Tout au plus, du haut de l'aqueduc « on admire le paysage aixois ». Rien sur l'aqueduc, rien non plus sur l'abbaye Saint-Victor, pourtant liée avec la Sainte-Baume à la christianisation de la Provence. Quant à la ville d'Aix, visitée en novembre 76, elle entraîne un commentaire bref

30. « Lieux de pèlerinage, lieux de rencontre des laïcs et des clercs », in *Provence historique, Pèlerins et Pèlerinages dans le Sud-Est français*, tome XLV, oct. nov. déc. 1995, p. 499 et suiv.

31. *Ibid.*, p. 506.

et sévère. Elise semble avoir bien perçu la monotonie qui berce la cité provençale : « Je suis allée voir la bonne ville d'Aix, elle n'est guère amusante et curieuse, mais il fallait voir cette capitale de la Provence ».

Elle a certainement préféré d'autres villes provençales à Aix. Fin août, en effet, et grâce « à la vapeur » comme elle l'écrit, elle entreprend avec ses parents un petit voyage en Provence, « une petite tournée » suivant son expression, qui la conduit à la Fontaine de Vaucluse (« Quelle poésie ! on comprend que Pétrarque ait été vraiment inspiré dans un site pareil ! »), à Avignon, dont elle visite « cette ancienne résidence des Papes » devenue une caserne (« nous l'avons visité ce matin pendant que les soldats mangeaient leur soupe ») et les musées... Très romantique, elle s'enthousiasme pour Nîmes et ses ruines (« j'y habiterais bien volontiers, j'ai visité les arènes au clair de lune »), pour le Pont du Gard : elle qualifie ce témoin remarquable des œuvres du génie romain « d'œuvre magistrale » et c'est à cette occasion qu'elle regrette l'indigence de sa plume. Effectivement ses jugements n'ont rien de très originaux et si dans l'ensemble, les cités provençales qu'elle traverse « sont d'assez jolies villes, elles sont exposées au Mistral et très poussiéreuses ». Elle a remarqué aussi le désagrément apporté par les pavés. « Quels pavés, grand Dieu ! dans toutes ces villes, sauf Nîmes, nous avons eu les pieds déformés ! » Cependant, dans un style dépouillé – le jugera-t-on vraiment indigent pour reprendre ses propres termes ? – elle enregistre des « images » qui la frappent pour leur beauté, comme Cette³² « avec son joli canal et sa jetée sur la mer » ou « la rivière pure et limpide de la Sorgue ». A Carcassonne, la Cité « en train d'être restaurée par Viollet-le-Duc » est simplement « digne d'être vue », mais ce sont Les Baux qui motivent le plus long développement épistolaire. Elise, en effet, a été frappée que le village soit totalement inhabité : « A quelques kilomètres d'Arles se trouvent une ancienne ville du Moyen Age bâtie comme un nid d'aigle tout au haut de gigantesques rochers, et il y a de longues années que les habitants ont abandonné cette ville qui se nomme Les Baux ; les maisons en sont très bien conservées et on est tout étonné de les trouver vides, je ne sais ce qui est le plus curieux de cette ville morte avec ses rochers qui l'entourent, figure-toi un vrai cataclysme de roches titanesques entassées pêle-mêle (...). » Connaît-elle Mistral et son poème *Mireille* autrement que de nom, parce que le guide en a parlé, quand elle précise dans sa lettre : « j'ai vu son Val d'enfer et son trou des fées » ? Lors de sa parution, en 1859, l'œuvre a connu un succès foudroyant, relayé non seulement par l'enthousiasme manifesté par Lamartine dans son *Cours familier de lit-*

32. Cette orthographe perdurera jusqu'en 1927.

33. Sur l'influence exercée par le *Cours familier de littérature* dans la formation culturelle des jeunes filles dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, de même que sur l'importance de la musique de Gounod dans les salons cf : Chantal GUYOT, *Écriture intime et mémoire familiale en pays d'Aix*, thèse de doctorat, Université de Provence, 1995.

térature, mais aussi par l'opéra qu'en tira Gounod en 1864³³. Sans en avoir la certitude absolue, c'est sans doute vraisemblable. Au contraire, en rapportant à Suzanne qu'« on dit que le Dante s'est inspiré de la vue des Baux pour décrire son enfer dans la Divine Comédie », elle montre bien qu'elle ne fait que répéter ce qu'elle a entendu. C'est une jeune Arlésienne de dix-sept ans qui leur sert de guide et Elise est également subjuguée par sa beauté : « Je ne me lassais pas de la regarder », écrit-elle à sa cousine, comme si peut-être implicitement, elle la confondait avec Mireille. Mais à travers cette narration consacrée aux Baux, on voit comment, sous l'influence du poète provençal et de son œuvre, se met déjà en place une certaine structure touristique. En effet les Baux ont exercé sur Mistral une véritable fascination et les félibres ont rêvé d'y rebâtir la capitale de la Provence. L'autre de la magicienne, « le trou au fées », est une reconstitution mistralienne des carrières creusées au nord du bourg. Si dans les années 60 (le félibrige est constitué en 1854) les Baux était une « cité morte que personne ne songeait à visiter³⁴ », on mesure grâce à la lettre d'Elise de Tourris le chemin parcouru. A la fin du siècle, en 1892, se déroulera aux Baux la fête annuelle de la Sainte-Estelle et le site devient l'« Acropole provençale³⁵ » des félibres.

Marseille offre donc un avantage certain : on peut en partir facilement et, grâce au chemin de fer, découvrir tous les charmes d'une région provençale aux nombreuses curiosités historiques et culturelles. Quant aux paysages environnants, ils attirent par leur sauvage beauté et la mer est une source d'attraction et de plaisir certains. L'originalité de Marseille, pour Elise, même si elle ne l'affirme pas aussi directement, est bien dans ce double visage de ville terrienne et maritime que les voyageurs ont toujours remarqué³⁶. Et sa remarque plus générale, faite d'ailleurs à propos des Baux, – « je trouve que nous autres Français nous allons bien loin pour chercher de beaux sites quand notre pays en est rempli » – si elle peut nous paraître un lieu commun, montre qu'en cette fin du XIX^e siècle le développement des voyages favorise cette prise de conscience et que la sensibilité y trouve son compte. Le séjour dans la métropole phocéenne n'aura donc pas été entièrement négatif pour la jeune fille, même si la médiocrité provinciale a souvent nourri son impatience et son esprit critique. Pour le lecteur contemporain, ces lettres sont, bien sûr, un témoignage, certes partiel et subjectif, mais souvent amusant et

34. Jean-Paul CLÉBERT, *La Provence de Mistral*, Aix-en-Provence, 1980. L'auteur rapporte les termes d'Arduin-Dumazet, disant qu'à cette époque-là, « tout n'est que ruines et poussière » aux Baux.

35. Ibid., p. 66.

36. Cf : Louise GODARD DE DONVILLE, « Le pittoresque marseillais », *Marseille au XVII^e siècle*, n° 122, 1980.

toujours vivant.

Ainsi vue à travers le regard d'une jeune fille parisienne et créole (il n'est pas une lettre à Suzanne où l'arrivée de la Malle de Bourbon³⁷ ne soit évoquée, où ne soient détaillées les nouvelles du pays³⁸), Marseille devient alors un enjeu épistolaire essentiel. Certes la correspondance avec la cousine restée à Paris confirme un thème récurrent de toute la littérature romanesque du siècle et lisible aussi dans écrits intimes privés et les lettres de cette époque : l'opposition de Paris et de la province et spécialement de Marseille avec Paris ! Pour tout, il n'est bon bec que de la capitale. Pourtant l'écriture épistolaire ne peut éviter de parler de Marseille qui nourrit la relation intersubjective de la correspondance. Aussi en devenant objet de discours dans une correspondance privée, le récit de la vie à Marseille est-il le lieu d'un autoportrait qui ne se dévoile presque jamais directement mais qui, quand il s'exprime, laisse deviner, derrière la vivacité de la jeune fille, des détresses cachées. « Je dois tout ranger dans la maison avec Rachel, cela m'empêche de penser et d'avoir du chagrin de trop. » L'été arrivant, il fait chaud à Marseille, et les bains de mer aux Catalans ne peuvent suffire à faire passer le temps. Heureusement, il y a le cabinet de lecture auquel son père l'a abonnée, le plaisir de « travailler (son) italien, l'histoire, la géographie : « Sans cette petite vie intellectuelle que je me fais, je mourrais d'ennui ». Dans l'écriture épistolaire, l'ennui se décline, la mélancolie s'effeuille, malgré les concerts au Prado ou aux allées de Meilhan : « On s'ennuie, c'est triste et froid ».

Au-delà de Paris, foyer d'intégration sociale et culturelle qu'aucun autre lieu ne peut concurrencer, Marseille offre le mirage de ses espaces maritimes et rend plus désirable le paradis perdu de l'île natale. Lettre reçues, lettre envoyées. Même si dans ce dernier quart du XIX^e siècle, l'écriture, surtout chez les jeunes filles, est toujours marquée par l'effusion romantique³⁹, de l'espace marseillais au lieu clos de l'enveloppe cachetée se met en place dans ces lettres une « géographie⁴⁰ » affective des mots qui dessine peut-être l'itinéraire d'une solitude.

37. Ainsi définie par Littré au tome 3 du *Dictionnaire de la langue française* : « malle-poste, ou simplement malle, voiture par laquelle l'administrateur des Postes envoie les lettres aux bureaux d'administration et dans laquelle on reçoit quelques voyageurs. Malle se dit aussi de tout autre mode de transport des lettres : la malle de l'Inde est arrivée à Marseille ».

La Compagnie des Messageries Maritimes assurait différentes lignes dont celle de la Réunion et Maurice, dans le cadre de la ligne de Marseille à Sanghaï, départ de Marseille toutes les deux semaines, correspondance à Aden avec le paquebot-poste allant à Mahé, la Réunion, Maurice, et retour.

38. Qu'Elise continue à nommer « Bourbon » et non « île de la Réunion »...

39. Cf. Philippe LEJEUNE, *Le Moi des Demoiselles*, Paris, 1993.

40. Marie-Claire GRASSI, *L'art de la lettre au temps de la Nouvelle Héloïse et du romantisme*, Genève, 1994.